

## Histoire de tempête et de gentiane

Cela pourrait commencer comme une aquarelle anglaise, une de ces charmantes vues pittoresques telles qu'en ont peint Prout ou Fielding : un bourg savoyard, au point du jour, avec des maisons propres aux toits de lauze, fleuries de géraniums et de pétunias, des ruelles encore à l'ombre et, à l'arrière-plan, la gloire des sommets enneigés dans la lumière matinale. Le spectateur, reportant paresseusement son attention sur le premier plan, pourrait alors voir s'ouvrir la porte de l'Auberge du Soleil d'Or, dont l'enseigne de fer forgé se détache joliment sur la pierre grise, et en sortir un jeune homme d'allure bourgeoise mais vaguement débraillée, qui termine d'enfiler sa redingote tout en fourrant dans ses poches un carnet et des morceaux de crayons. Il hésite un instant, puis remonte la grand-rue d'un pas rapide. Le boulanger qui détache les volets de bois fermant sa boutique lui rend son salut avec indifférence, sans s'étonner de l'air exalté du voyageur. Il est habitué aux excentricités des étrangers – celui-ci l'a salué avec un fort accent anglais – qu'on voit à la belle saison arpenter les alpages en herborisant. Le jeune homme emprunte le petit pont de bois enjambant la rivière, puis un sentier qui monte en pente douce au milieu des prés, s'éloigne du village, et sort du cadre de l'aquarelle. Elle pourrait s'intituler, cette aquarelle, *Lans-le-Bourg, Savoie, juin 1841*. Le jeune homme s'appelle John Ruskin et il est arrivé la veille de Turin par la diligence du Mont-Cenis. Il a passé plusieurs mois en Italie et fait à présent route vers la Suisse, où il compte séjourner quelques semaines avant de regagner l'Angleterre. Il a vingt-deux ans et est animé d'idées confuses mais puissantes sur le beau, l'art, la nature.



*Portrait de John Ruskin, photogravure d'après l'aquarelle de George Richmond peinte en 1843 et maintenant disparue.*

La veille, en passant la frontière, il a vu se déployer devant lui le panorama majestueux du lac et des alpages du Mont-Cenis et, barrant l'horizon, les glaciers de la Vanoise. Les couleurs – le vert tendre des alpages, le rose soutenu des rhododendrons en pleine floraison, le blanc des sommets et surtout les mille nuances de bleu, bleu lapis du lac, bleu-gris du schiste ardoisier sur certains escarpements, bleu roi du ciel sans nuages – étaient presque trop intenses pour ses yeux fragiles, mais il est resté penché à la portière de la diligence, tandis que dans sa tête se bousculaient des mots, scientifiques et lyriques, des noms latins de minéraux et de fleurs, des fragments de vers de Wordsworth et de versets de la Bible. Comment ne pas oublier, a-t-il pensé avec angoisse et un brin de grandiloquence, comment fixer la beauté du monde qui déjà m'échappe ? Et tandis que la diligence, ralentissant, commençait à descendre la route serpentant le long du versant français, ses yeux se fixaient alternativement sur l'horizon radieux et les gentianes émaillant les talus encore couverts de névés.

Si John Ruskin était plus familier de la peinture allemande qu'il ne l'est à cette époque, s'il connaissait l'œuvre de Caspar David Friedrich, l'ombrageux peintre de Dresde, c'est à lui qu'il aurait songé tandis que la diligence bringuebalante continuait sa descente vers le bourg, dont on devinait la forme trapue et rassurante au fond du vallon, à Friedrich ou plutôt à un de ses tableaux : un paysage côtier, avec, couvrant les trois quarts de la toile, la paisible étendue bleu-mauve de la mer du Nord, sur laquelle se découpent, au second plan et vues en contrebas, les lignes acérées des falaises de craie bordant la côte, blanches comme les glaciers des Alpes. Au premier plan, trois personnages regardent dans des directions différentes : à gauche, une femme en robe rouge qui s'accroche à un buisson baisse les yeux vers la mer, au centre, un homme à quatre pattes, le nez dans l'herbe, semble observer quelque graminée qui a attiré son attention, à droite, un deuxième homme a les yeux fixés sur l'horizon. Et ce mouvement perpétuel du regard ainsi fragmenté en trois figures, hésitant entre l'abîme et la ligne d'horizon, entre le détail infime et la largeur du panorama, c'est aussi le mien, aurait pu se dire Ruskin en admirant la blancheur des glaciers sous l'azur de juin, et les gentianes d'un bleu si dense, si plein, sur la neige crissante des talus, la correspondance parfaite entre l'infiniment petit et l'immensité du ciel.

Mais Ruskin ne connaît pas le vieux Friedrich, le peintre des sombres forêts germaniques et des falaises du Nord, dont la mort, l'année précédente, est passée inaperçue en Angleterre ; il connaît, en revanche, et aime, et révère, un autre maître du grandiose, qui, vingt ans auparavant, l'année même où Friedrich peignit les falaises de craie, passa en plein hiver le col du Mont-Cenis. Le lac gelé disparaissait dans la tempête et le vent de Lombardie soufflait avec tant de force que la voiture versa dans le fossé et que le grand Turner dut pour s'en extraire passer par la fenêtre en se contorsionnant, et gagner Lans-le-Bourg à pied. C'est à cette équipée romanesque que Ruskin a pensé dans la diligence, à ce peintre qu'il idolâtre, petite silhouette cocasse et héroïque à la fois, peinant dans la neige et transformant, déjà, la gifle des flocons en pigments blanc de zinc et ardoise, étalés en larges traînées vibrantes. Nul besoin de gentianes, ici, ou plutôt de stalactites peints au premier plan avec force détails, a admis

Ruskin en évoquant l'aquarelle que Turner a tirée de sa mésaventure, et qui contient pour lui toute la beauté du monde et tout le tragique de la finitude humaine. Qu'elles sont dérisoires, ces silhouettes fragiles face aux sommets somptueux et menaçants, celles des cantonniers se querellant près de la voiture renversée dans la tempête, ou celles des soldats d'Hannibal tremblant sous l'orage qui ébranle le Mont-Cenis, il y a quelque deux mille ans, lors de la traversée des Alpes où tous les éléphants périrent. Ceux-là aussi, Turner les a peints, s'est alors souvenu Ruskin, l'aquarelle de la tempête faisant surgir en palimpseste le tableau représentant les Carthaginois recroquevillés au même endroit, sous la même vague sombre de neige et de feu qui semble vouloir se refermer sur eux – mais à cet instant la diligence, qui a atteint le bourg, s'est arrêtée devant l'auberge, et les beaux murs de pierre, les géraniums éclatants, l'odeur du feu de bois et du civet en train de cuire ont chassé de l'esprit du jeune Ruskin toute idée de sublime.

Il ne songe plus à Turner, d'ailleurs, le lendemain matin, sur le sentier au-dessus du village, tandis que le soleil éclaire peu à peu les prés trempés et odorants. Il est fasciné par la profusion et la variété des fleurs dont c'est la plus belle saison, les délicats orchis vanillés et les joubarbes noueuses, les lis blancs de Saint-Bruno, les lis orangés et les lis Martagon aux grappes roses, les grandes gentianes jaunes, les gentianes champêtres d'un violet clair et les gentianes des neiges, minuscules et parfaites, chaque pétale comme une goutte de bleu pur. Il regrette de ne pas avoir sa boîte de couleurs avec lui. Il relève les basques de sa redingote, s'assied dans l'herbe mouillée, tire carnet et crayon de ses poches et se penche sur le sol pour observer la forme effilée d'une gentiane. Il a l'air intensément concentré. Il ressemble beaucoup au personnage du tableau de Friedrich.

Agrégée d'allemand et ancienne élève de l'ENS de Paris, Violaine Gourbet est actuellement doctorante contractuelle à l'université de Tours, en co-tutelle avec la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich. Ses recherches, sous la direction de France Nerlich et de Hubertus Kohle, portent sur la réception de la peinture anglaise dans l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est également chargée de cours en histoire de l'art à l'université de Tours.